



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 12 (2000)
Le genre de la nation

Agnès FINE

Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, coll. Liber, 134 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Agnès FINE, « Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, coll. Liber, 134 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index201.html>
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index201.html>
Document généré automatiquement le 29 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Agnès FINE

Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, coll. Liber, 134 p.

Comment faire un compte rendu de ce livre, court mais dense, que la plupart des lecteurs et lectrices de *Clio* ont probablement lu dès sa parution, il y a déjà deux ans, et qui a fait déjà l'objet de nombreuses critiques ? Il faudrait pouvoir tenir compte de ces dernières ainsi que des réponses apportées par l'auteur pour s'inscrire à mon tour dans le débat en cours. Mais j'avoue avoir été un peu effrayée par l'ampleur de cette entreprise. Aussi ai-je préféré me plonger à nouveau dans le texte lui-même, que j'avais dévoré bien sûr dès sa parution, pour en proposer une lecture plus personnelle. Le délai de deux ans permet peut-être une lecture plus sereine maintenant que les remous médiatiques provoqués par la parution sont apaisés.

Tout d'abord, je me suis félicitée, comme beaucoup, que P. Bourdieu mette tout le poids symbolique de sa notoriété de sociologue reconnu et légitime, pour analyser la domination masculine qui, en dépit de son évidence et de son universalité, continue à être niée ou sous-estimée par beaucoup. En quelques 134 pages exclusivement centrées sur cette question, il met au jour, en utilisant les notions ou concepts qu'il a forgés dans son travail antérieur (habitus, violence symbolique, marché des biens symboliques), les modalités spécifiques d'un rapport de domination entre êtres humains, tellement incorporé dans nos schèmes de perception, de pensée et d'action, qu'on ne le voit plus lorsqu'il ne prend pas des formes extrêmes. L'auteur poursuit et développe les idées qu'il avait déjà exposées en partie dans un article paru en 1990 dans *Actes de la Recherche en Sciences sociales*. Mais il les présente ici de manière plus approfondie et organisée en trois chapitres. Le premier intitulé « une image grossie », part de l'analyse qu'il avait naguère menée sur la culture des Berbères de Kabylie, pour mettre au jour la manière dont est structuré l'inconscient androcentrique de cette société. Le détour ethnologique a pour fonction de permettre au lecteur occidental de mieux objectiver les traits d'une structure qui n'est qu'un miroir grossissant de la nôtre. En qualité d'anthropologue, lectrice fervente des travaux de P. Bourdieu sur la Kabylie et grande admiratrice de ses analyses du célibat paysan en Béarn (un des rares textes scientifiques qui m'ait véritablement émue, comme peuvent le faire certains romans lorsqu'ils révèlent la vérité des rapports sociaux que l'on a confusément ressentis et que l'on « reconnaît »), j'avoue avoir éprouvé un grand plaisir à lire ce premier chapitre. Non pas qu'il apporte réellement des éléments nouveaux. La tradition anthropologique montre depuis longtemps en effet que l'opposition entre masculin/féminin qui divise les choses et les activités est indissociablement liée à un système plus vaste, « mythico-rituel », selon l'expression de l'auteur, dans lequel des oppositions homologues haut/bas, dessus/dessous, droite/gauche, etc. structurent les schèmes de perception et d'action, ce qui lui donne toute sa force et sa cohérence. La tradition anthropologique a mis aussi depuis longtemps en évidence, comme le rappelle d'ailleurs l'auteur (p. 28), les modalités culturelles de la construction sociale des corps. Mais P. Bourdieu reprend et organise ces données dans une langue précise et riche, en insistant avec son concept très utile d'habitus, sur la notion d'incorporation de la domination, ce qui nous vaut de très belles pages sur la somatisation des rapports sociaux de domination (p. 28-48). P. Bourdieu excelle dans la description fine des formes de la domination dont il montre dans le chapitre 2 les « constantes cachées » dans nos propres sociétés. Comment ne pas être d'accord avec la manière dont il décortique la notion de « vocation », « cette rencontre entre les "attentes objectives" qui sont inscrites, surtout à l'état implicite dans les positions offertes aux femmes par la structure, encore très fortement sexuée, de la division du travail et les dispositions dites "féminines" inculquées par la famille et tout l'ordre social », qui a pour effet que les « victimes de la domination

symbolique puissent accomplir avec bonheur (au double sens du terme) les tâches subalternes ou subordonnées qui sont assignées à leurs vertus de soumission, de gentillesse, de docilité et de dévouement » (p. 64) ? Comment ne pas être d'accord avec l'analyse de l'être féminin comme « être perçu » ? Comment ne pas aimer la finesse de l'analyse de « la vision féminine » de la « vision masculine » telle qu'il la saisit dans le roman de Virginia Woolf, *Promenade au phare*, avec les personnages de Mr Ramsay et son « réalisme rabat-joie », « complice de l'ordre du monde » et celui de Mrs Ramsay, lucide face au côté pitoyable de la vanité masculine de son mari ? De très belles pages en vérité sur la *libido dominandi* (p. 78 et 79) qui donnent encore envie de relire le texte génial de Virginia Woolf (bien plus riche encore sur les rapports entre les sexes que ce qu'en dit P. Bourdieu¹) !

Le troisième chapitre intitulé « Permanences et changements » pose le problème des rapports entre structure et histoire, dans la mesure où il a pour ambition d'identifier les principaux facteurs de changements dans les sociétés occidentales contemporaines, tout en insistant sur la « force de la structure » et les phénomènes de reproduction. Ce chapitre pose de manière claire, me semble-t-il, les contradictions liées aux choix théoriques de l'auteur. Je voudrais revenir sur ces choix car ils constituent pour moi des questions sans réponse, des questions que j'aurais aimé voir traiter de manière plus systématique.

Ils sont présentés dès les premières pages lorsque l'auteur inscrit son travail dans une « analyse matérialiste de l'économie des biens symboliques », seule manière selon lui « d'échapper à l'alternative ruineuse entre le « matériel » et le « spirituel » ou l'idéal » (perpétuée aujourd'hui à travers l'opposition entre les études dites « matérialistes » qui expliquent l'asymétrie entre les sexes par les conditions de production, et les études symboliques, souvent remarquables, mais partielles) » (p. 9). On reconnaît là la critique d'un marxisme économiste d'un côté, et du structuralisme lévi-straussien de l'autre, auquel il reproche de ne pas reconnaître le rôle des acteurs, de faire des individus de simples jouets agis par des structures qui les dépassent. Au contraire, P. Bourdieu reconnaît aux agents la capacité à percevoir des enjeux et à jouer sur les règles pour « maximiser » autant que possible leurs « profits » dans un marché d'échanges symboliques où priment des intérêts contradictoires. Qui dit jeu, dit conscience des enjeux, et donc tactique et stratégie. Et le terme a été très souvent utilisé par l'auteur, en particulier dans le contexte de l'étude des mariages. Or, au moment même où il réaffirme ses choix théoriques, ses deux premiers chapitres me semblent être dans la pure ligne d'un structuralisme que, pour ma part, je trouve très opératoire dans la mesure où il insiste à juste titre sur la cohérence et la lourdeur d'un système symbolique qui, dans toutes les sociétés, hiérarchise le masculin et le féminin. Ecrire que la « division entre les sexes est présente à la fois à l'état objectif, dans les choses (dans la maison par exemple, dont toutes les parties sont sexuées), dans tout le monde social et, à l'état incorporé, dans les corps, dans les habitus des agents, fonctionnant comme systèmes de schèmes de perception, de pensée et d'action » (p. 14), montrer comme il le fait dans le dernier chapitre la « force de la structure » qui, en dépit des avancées « substantielles » de la condition des femmes permet que se reproduise dans de nouvelles recompositions subtiles la domination masculine, par exemple dans le travail, n'est-ce pas exactement insister sur l'extraordinaire puissance des structures symboliques sur les individus, puisque leurs choix inconscients (le mot est plusieurs fois utilisé) suivent des tracés prévisibles que la science ne peut découvrir que par la statistique (cf. p. 64) ? En cela, l'analyse de P. Bourdieu me paraît très proche de la définition d'un système symbolique chez C. Lévi-Strauss, et d'une partie au moins des analyses de F. Héritier dans *Masculin, Féminin*². Si on comprend bien comment se fait la reproduction du système, le texte n'énonce pas clairement en quoi le primat de la masculinité serait le produit de la stratégie des acteurs pour défendre leurs intérêts symboliques. Si cette théorie paraît apte à expliquer comment une structure peut se reproduire, elle n'explique pas la configuration de la structure elle-même ni les changements. Enfin restent pour moi en suspens trois questions, l'universalité de la domination masculine et son fondement, la variété des configurations de la domination dans les différentes sociétés et enfin les raisons des changements dans les sociétés occidentales contemporaines.

S'agissant de la question de l'universalité de la domination, l'auteur semble la situer, comme la plupart des anthropologues qui se sont intéressés à cette énigme, par exemple M. Godelier³ et F. Héritier, dans « la construction sociale de la parenté et du mariage qui assigne aux femmes leur statut social d'objets d'échange », c'est elle qui expliquerait le « primat accordé à la masculinité dans les taxinomies culturelles » (p. 41). Si l'on admet ce point de vue contre celui de F. Héritier qui le situe dans la « pensée de la différence » en ce qu'elle impliquerait toujours une hiérarchisation, comment expliquer ce coup de force « politique » lui-même ? Il n'en est rien dit. Quant à la variété des rapports de pouvoir entre les sexes dans les différentes sociétés, question qui est loin d'être négligeable, du point de vue subjectif pour les personnes concernées comme sur un plan plus théorique et abstrait, il n'est rien dit. Comment expliquer en effet que chez les Ankaï, aborigènes de Nouvelle Guinée vivant à quelques jours de marche seulement des Baruya étudiés par M. Godelier, et ayant à peu près les mêmes conditions de vie et une organisation sociale très proche, selon P. Bonnemère⁴ qui les a étudiés, les femmes aient un statut beaucoup plus favorable que chez ces derniers où la domination masculine est particulièrement sévère ? Comment rendre compte de cette diversité dans le cadre d'une théorie de l'économie des biens symboliques et de la stratégie des acteurs ? Il me semble que le structuralisme formule des hypothèses explicatives plus satisfaisantes, même si l'on peut admettre que ces questions restent en partie mystérieuses.

Ce troisième chapitre enfin ne nous éclaire guère sur les rapports entre permanences et changements, le sociologue de la reproduction étant beaucoup plus à l'aise pour parler des permanences que des facteurs de changements. Ces derniers sont cités dans le désordre sans que leur importance respective soit véritablement identifiée. Alors qu'il lui semble voir dans la parenté et le mariage, le cœur de la domination masculine, il hésite à reconnaître dans les transformations familiales des trente dernières années un rôle déterminant dans les changements qu'il reconnaît « substantiels » de la condition féminine et se contredit. Ainsi peut-on lire que « le principe de la perpétuation de ce rapport de domination ne réside pas véritablement, ou en tout cas, principalement, dans un des lieux les plus visibles de son exercice, c'est à dire au sein de l'unité domestique » à la page 10, tandis qu'à la page 92, il est écrit que « c'est sans doute à la famille que revient le rôle principal dans la reproduction de la domination et de la vision masculines ».

En revanche, P. Bourdieu identifie l'institution scolaire comme un des lieux majeurs du changement. On s'attend ici à ce qu'il commente ou critique la recherche la plus aboutie sur les filles et le système scolaire qui ait été écrite dans les dix dernières années, par ses collègues sociologues C. Baudelot et R. Establet. Dans *Allez les filles*, les deux auteurs mettent au jour une révolution historique d'importance, le fait statistiquement établi que les filles sont aujourd'hui plus diplômées que les garçons, tout en mettant en évidence les phénomènes de reproduction sociale au niveau des orientations et des carrières. Leur livre a le grand mérite de montrer à la fois les stratégies actives des filles dans leur investissement scolaire et dans les choix d'orientation, et le poids du système de reproduction, dans la pure ligne de la sociologie bourdieusienne. Or, l'étude n'est ni mentionnée, ni citée⁵ ! D'autres travaux importants sur ces mêmes questions semblent par ailleurs ignorés.

Enfin, s'agissant de l'impact du mouvement féministe comme facteur de changement, on note là encore des hésitations. P. Bourdieu écrit que « le changement majeur est sans doute que la domination masculine ne s'impose plus avec l'évidence de ce qui va de soi, en raison notamment de l'immense travail critique du mouvement féministe... » (p. 95). Il reconnaît là la force subversive de la « conscience » de la domination par les acteurs eux-mêmes, en particulier les dominées, tout en rappelant avec raison que l'affranchissement des femmes ne peut advenir par le simple effet d'une « prise de conscience » (p. 46). Mais alors pourquoi n'analyse-t-il pas les effets spécifiques des luttes symboliques et la place du champ politique, comme instance où peut se produire un changement ? On aimerait qu'il précise en quoi la conquête de l'égalité juridique dans les domaines de la famille, du travail, de la revendication politique a des effets sur le système de domination, au lieu de faire une simple incise allusive à

la revendication de la parité politique. Enfin il n'est rien dit des effets de ces changements sur la représentation que les hommes et les femmes peuvent avoir de leur propre identité sexuelle.

Cette question de l'identité sexuelle et des modalités de sa construction n'est jamais posée en tant que telle, et c'est sans doute ce point qui, à mes yeux, est le manque le plus évident du livre. Inutile de chercher dans ce livre les pistes de recherches les plus neuves dans les sciences sociales sur le genre, sans doute parce que la question du pouvoir, qui est au cœur de la sociologie de P. Bourdieu, n'épuise pas, loin de là, la question de la relation entre les sexes. La seule occurrence de l'expression se trouve à la page 103, lorsque l'auteur explique l'émotion que provoque la féminisation rapide d'une profession jusque là masculine, par le fait qu'elle « met en péril d'une certaine manière "l'identité sexuelle" des hommes, l'idée qu'ils se font eux-mêmes en tant qu'hommes ». Comment devient-on un homme ou une femme dans notre société, la question, classique pour les anthropologues qui travaillent sur les sociétés extra-européennes, ne peut être laissée dans nos sociétés aux seuls psychologues ou psychanalystes qui, comme P. Bourdieu le note avec raison, ont tendance à naturaliser les différences sexuelles. Il n'est pas indifférent de mieux connaître, comme l'a fait par exemple Y. Verdier⁶ pour la société paysanne de Minot en Bourgogne (mais son analyse est pertinente pour un ensemble culturel beaucoup plus vaste), quels sont les enjeux symboliques de pratiques, de gestes, d'objets, de paroles, censés concourir à la construction de la féminité. Son analyse nous permet de mieux comprendre par quel nœud de relations très fortes les femmes ont été longtemps liées au fil (activité de filage), puis aux épingles et aux aiguilles ; comment ces activités techniques (la couture) sont liées à un temps propre, à des lieux particuliers, des postures du corps, une représentation physiologique pensée comme un destin social. Entrer dans les méandres de l'analyse fine des réseaux symboliques qui font d'individus des hommes et des femmes en recourant à l'ethnologie, ce n'est pas, comme le souligne avec raison P. Bourdieu, « restaurer le mythe de l'éternel féminin ou masculin, ou plus grave, éterniser la structure de la domination masculine en la décrivant comme invariante éternelle » (p. 40). Cela permet de saisir les phénomènes de longue durée (par exemple, la relation très étroite encore aujourd'hui entre les femmes et le linge), mais aussi les jeux d'opposition, de mimétisme ou d'inversion qui peuvent exister entre le masculin et le féminin. Ceci, en tenant compte bien sûr en permanence de la hiérarchie qui les caractérise, ce qui implique de penser les inversions de manière asymétrique. Aujourd'hui, des chercheurs, historiens, sociologues ou anthropologues explorent la sexuaction de champs aussi divers que celui de l'univers religieux, par exemple la question de la sainteté féminine⁷, celui du travail salarié, celui de la famille ou de la sexualité. Des recherches nouvelles analysent la construction sociale des sexes dans les sociétés modernes occidentales, la sexuaction des moyens de communication, en particulier la lecture et l'écriture⁸, la passion des femmes pour la lecture de romans roses⁹, ou pour les feuilletons télévisés, celle des petites filles pour les séries « collège »¹⁰, celle des garçons pour le foot, pour les jeux de rôle, pour les BD (par exemple les manga) et les univers de science-fiction. D'autres explorent les jeux d'inversion en s'intéressant par exemple à la question du travestissement ou à la place des filles dans les sports dits masculins¹¹. Toutes ces recherches nous permettent peu à peu de connaître le contenu des identifications différentes des deux sexes. Loin d'être gratuits ou de faire du masculin et du féminin des catégories anhistoriques et éternelles, l'analyse des différences de leur contenu, variables dans le temps et dans l'espace, devrait nous mettre sur la voie d'une plus grande compréhension de ce que nous sommes en tant qu'êtres sexués construits socialement. Peut-on parler de domination masculine sans aborder aussi la question, indissociable, des enjeux complexes et contradictoires de la construction sociale de l'identité sexuée des hommes et plus encore de celle des femmes ?

Pour conclure, ce livre me semble très utile pour asseoir la légitimité de l'objet auprès du grand public et même dans les instances universitaires (je le vois bien dans ma pratique d'enseignante d'université), où l'ignorance sur ce thème est encore grande. Mais il n'apporte guère de pistes nouvelles pour ceux et celles qui, dans les sciences sociales et humaines, s'intéressent depuis longtemps à la question des sexes et du genre.

Notes

1 Voir ce qu'en dit par exemple N.C. Mathieu, « Bourdieu ou le pouvoir auto-hypnotique de la domination masculine », *Les Temps modernes*, n° 604, mai-juillet 1999, p. 310 et suivantes.

2 F. Héritier, *Masculin, Féminin. La pensée de la différence*, Paris, O. Jacob, 1996 ; voir mon compte rendu de ce livre dans *Clio* 8.

3 M. Godelier, *La production des grands hommes*, Paris, Payot, 1982.

4 P. Bonnemère, *Le pandanus rouge. Corps, différence des sexes et parenté chez les Ankave-Anga*, Paris, CNRS/Éditions de la maison des sciences de l'homme, 1996.

5 À ce propos, je ne développerai pas ici ce qui a été dit et très bien dit par d'autres que par moi, sur la manière dont l'auteur se comporte vis-à-vis des règles déontologiques habituelles relatives aux citations des travaux scientifiques antérieurs. Cette désinvolture, en tant que signe caractéristique d'une situation de pouvoir, est particulièrement étonnante chez un auteur qui analyse avec tant de finesse et d'acuité les marques de la *libido dominandi* dans le domaine de la science.

6 Y. Verdier *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.

7 Voir le beau livre de J.-P. Albert, *Le sang et le Ciel. Les saintes mystiques dans le monde chrétien*, Paris, Aubier, 1997. Voir le compte-rendu de C. Leduc dans *Clio* 11.

8 Voir le numéro 11 de *Clio, Parler, chanter, lire, écrire*, dossier dirigé par D. Fabre.

9 Voir sur ce point, la bibliographie française et étrangère indiquée par Daniel Fabre dans son article « Lire au féminin », *Clio* 11, pp. 179-212.

10 D. Pasquier, *La culture des sentiments. Les adolescents et la télévision*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1999.

11 C. Mennesson termine sa thèse de sociologie (Toulouse) sur les pratiques des footballeuses et des boxeuses de haut niveau sportif.

Pour citer cet article

Référence électronique

Agnès FINE, « Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, coll. Liber, 134 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index201.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle